

La Maison de Rousseau et de la Littérature invoque l'avenir pour franchir les écueils de l'actualité. Entretien avec Eva Cousido, responsable de programmation

# La littérature comme antidote au désespoir

PROPOS RECUEILLIS PAR  
JOSÉ ANTONIO GARCIA SIMON

**Genève** ► Le pessimisme ou l'abattement sont des réactions courantes face à la noirceur du présent. Ne pas céder à cette tentation est le pari de la quatrième édition d'«Ecrire pour contre avec», événement littéraire organisé depuis 2013 par la Maison de Rousseau et de la Littérature, à Genève. Le titre de cette année est plus que révélateur: «Provoquer l'avenir». Eva Cousido, responsable de programmation, en détaille ici les enjeux.

## Comment s'est opéré le choix du thème cette année?

**Eva Cousido:** Nous souhaitons lancer un défi au futur, d'où le titre «Provoquer l'avenir». Le bombardement d'informations toutes plus inquiétantes les unes que les autres, auquel nous sommes soumis au quotidien, nous submerge et provoque un sentiment anxieux. Pire: le sentiment de n'avoir plus prise sur le réel. La littérature – et l'art en général – est un moyen d'appréhender ces sujets différemment, de nous les rendre plus proches. Elle offre la possibilité à tout un chacun de se pencher sur des questions d'actualité à partir du point de vue des auteurs. Un tel dialogue permet de dépasser l'angoisse et l'impression d'impuissance, ouvrant ainsi un espace de liberté, d'autonomie de pensée, où il est possible de réfléchir sereinement.

## Quelle est la spécificité de la littérature par rapport aux autres arts?



«Quand on a les mots, on n'a peut-être pas besoin de prendre les armes.» JPDS

Indépendamment des idiomes que nous parlons, la langue est le lieu que nous partageons tous. C'est un espace symbolique, de créativité, d'expression personnelle, de communication. Quand on a les mots, on n'a peut-être pas besoin de prendre les armes. Il y a une scène dans *Notre Musique* (2004), de Godard, qui en est une parfaite illustration. L'un des personnages

conçoit un attentat avec une valise qui, au lieu d'explosifs, est bourrée de livres. Nommer les choses, c'est déjà commencer à les appréhender, à les saisir. La langue est aussi l'espace où confluent l'émotion et la raison. Tout art possède d'ailleurs une manière propre de nous toucher. Il n'y en a pas un qui soit supérieur. C'est pour cela que nous avons voulu une program-

mation pluridisciplinaire, afin d'établir un dialogue avec d'autres expressions artistiques.

## Quelles sont les implications de ce dialogue?

La pluridisciplinarité ouvre les perspectives, le regard, elle décloisonne en somme. Le travail photographique de Niels Ackermann et le film de Yolande Moreau illustrent bien ceci. Dans son film sur les camps de migrants à Calais, par exemple, Yolande Moreau lit un texte de Laurent Gaudé qui se superpose aux témoignages des réfugiés. Ce mélange de poésie et d'une extrême lucidité née du terrain est sa grande réussite. Il n'y a pas de concession, tout y est dit, mais de façon poétique et du coup audible, parce que sensible. Par ailleurs, il était aussi important pour nous de mélanger les générations dans la programmation. De croiser le regard d'un jeune artiste, comme Niels Ackermann, et d'auteurs ayant plus d'expérience comme Guillaume Chenevière ou Philippe Mottaz. Un brassage générationnel que l'on espère synonyme de richesse.

## Alors que l'événement consiste essentiellement en des dialogues entre écrivains, il y a un aparté «un auteur, une œuvre» consacré à Maylis de Kerangal. Pourquoi?

C'est une manière de saluer un auteur qui s'empare de questions de société pour créer une véritable expérience littéraire. Elle sait nous rendre proches des sujets difficiles en les menant sur le terrain de l'intime. Son livre *A ce stade de la nuit* est un récit hypnotique qui s'ancre dans le naufrage d'un bateau de migrants près des côtes de Lampedusa. Elle y parle des souvenirs que le nom Lampedusa suscite en elle, en même temps qu'elle recourt à la mémoire culturelle et collective, en évoquant par exemple *Le Guépard* de Visconti, qui se déroule sur cette île. Elle déplie en quelque sorte le mot Lampedusa, en explore ses possibilités, avant de revenir à la réalité du naufrage. Par ce partage d'une expérience personnelle, elle réussit à parler à tous. Une espèce de rêverie musicale, comme le film de Yolande Moreau, qui porte un regard sans détour sur l'inhospitalité de l'Europe vis-à-vis des réfugiés. I

## LA MAISON DE ROUSSEAU INVITE À «PROVOQUER L'AVENIR»

«Ecrire pour contre avec», le rendez-vous annuel de la Maison de Rousseau et de la littérature, à Genève, aura pour thème «Provoquer l'avenir». Dès demain, et jusqu'à vendredi, la MRL recevra différents intervenants dont la romancière française Maylis de Kerangal. Celle-ci s'entretiendra jeu de avec Mélanie Croubalian, principalement au sujet de son récit sur l'île de Lampedusa, *A ce stade de la nuit*. Vendredi, une rencontre est prévue sur le thème «Comment grandir quand on se sent étranger?» avec Joseph Incardona (*Permis C*) et Brigitte Giraud (*Nous serons des héros*). A signaler

également, du mercredi au dimanche, en continu de midi à 18h, la projection du film documentaire de Yolande Moreau, rythmé par un texte de l'écrivain Laurent Gaudé, *Nulle part en France*. Pour réaliser ce film, la réalisatrice Yolande Moreau a passé une dizaine de jours dans la «jungle», les campements de migrants de Calais et de Grande-Synthe. Elle y a recollé des témoignages de déracinés et de bénévoles venus apporter leur soutien. **MOP**

Du 9 au 11 novembre, Maison de Rousseau et de la Littérature, 40 Grand-Rue, Genève. programme complet sur [www.m-r-l.ch](http://www.m-r-l.ch)